

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 24

Artikel: A la Municipalité
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223971>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et en effet, à mesure qu'elle passa son pinceau autour de l'occiput de la calotte elle vit s'étaler un brun aimable qui tirait un peu sur la couleur chrysalide, et lui plaisait beaucoup. Quand ce fut fini, elle laissa le chapeau sécher en paix près de la fenêtre ouverte et alla au lit, toute réjouie d'avoir fait de bonne besogne... Oui, mais au matin, elle eut une déception : le chapeau était tout déformé, la calotte par creux et par bosses et l'aile en bizarres ondulations...

— Mais, mais... dit-elle consternée.

Elle prit le chapeau, essaya de lui rendre sa bonne forme, mais il craqua sous ses doigts, un peu d'insistance l'eût cassé... Que faire ? Peut-être que la vapeur le distendrait ?

Mme Vauderey, son chapeau au poing, s'en fut à la cuisine où bouillonnait le pot-au-feu, et, découvrant la marmite qui vociférait des tourbillons de vapeur, le tint au-dessus, par le bord des ailes... Ah ! bon, ça réussissait. Les ailes semblaient distendre leurs contorsions, et Mme Vauderey se félicitait de sa bonne idée quand elle vit que de larges gouttes d'un rouge sombre tombaient dans la marmite... Merci bien, elle allait empoisonner sa famille...

Vivement, elle vida le bouillon sur l'évier et le remplaça par de l'eau, puis se mit à examiner son infortuné chapeau qui se trouvait curieusement marbré de rouge clair et de brun foncé... Non, ce n'est pas encore aujourd'hui qu'elle s'en parerait pour aller au sermon...

— Que veux-tu faire de ce chapeau ? lui dit son mari, il te faut le fourrer au feu.

— C'est ça... un chapeau que j'ai payé dix-neuf francs septante-cinq !... Tu as de l'argent de trop !

— Alors, porte-le à la modiste pour qu'elle dise son opinion dessus, puisqu'elle a fait la bêtise de te le vendre, elle peut la défaire.

Mme Vauderey décida de le faire, et la modiste fut plutôt encourageante. Pour cinq francs, peut-être huit, elle arrangerait très bien ce chapeau, qui, en effet était de teinte un peu claire.

Huit francs, pour être débarrassée de cet embêtement, ce n'était pas trop, et Mme Vauderey accepta sans trop d'hésitation. Seulement, la modiste avait justement beaucoup d'ouvrage et il ne serait pas prêt avant une quinzaine.

Ainsi, le premier samedi de juillet, alla-t-elle chercher son chapeau. Elle s'en déclara satisfaite, et sans barguigner paya ce qu'on lui demanda, soit dix francs parce qu'il avait fallu changer le ruban... Cette fois, il était à son goût. Evidemment, il tirait encore un peu sur le rouge, mais le brun dominait. Les ailes baissaient avec beaucoup de grâce et le nœud était un peu plus joli... Ce qu'elle se réjouissait de le porter demain !... Avec grand soin en arrivant à la maison, elle le sortit du carton pour le montrer à son mari.

— Oui, dit-il, il est rudement joli, seulement, il tire encore un peu sur le rouge, oseras-tu le mettre ?

— Comment, pourquoi pas ?

— Parce qu'on vient de téléphoner depuis Vuillerens que la tante Justine est morte.

L. Musy (J. Duplan).

A la Municipalité. — La logique d'un conservateur qui protestait contre la prétention émise par certains conseillers de recevoir un traitement.

— En effet, disait-il, qu'est-ce qu'un municipal ?... C'est, avant tout un administrateur. Or, s'il n'a jamais eu de fortune, il n'a pas pu apprendre à administrer. S'il en a eu et s'il n'a pas sur la conserver, c'est qu'il est mauvais administrateur.

— Oui, mais s'il a su garder sa fortune ?

— Oh ! alors... il n'a pas besoin d'appointements.

LE PETIT SALÉ

LORSQUE je vis arriver — en retard, à son habitude — mon ami Joe, le peintre orientaliste bien connu, au rendez-vous qu'il m'avait assigné, il semblait tellement ému dans sa barbe de dieu, que je m'empressai vers lui :

— Te serait-il arrivé quelque chose ?

— Ouf ! je viens de ressentir une des plus fortes secousses de ma vie. Garçon, un bock.

— Encore quelque histoire de femme !

— Brune ou blonde ? questionna le garçon.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, répondis-je vertement.

— Blonde ! commanda en riant l'excellent Joe, lequel avait compris qu'il s'agissait de la bière.

— Me diras-tu... ?

— Patience, j'y arrive.

Et ayant, d'une savante aspiration, lampé le faux-col qui mettait un frange d'écume à l'ambre de son bock, il s'exprima en ces termes :

— Tu sais que je reviens de la campagne, où j'excursionnais à bicyclette. Or, hier, au soir, le destin contraire m'envoya une panne, loin des habitations des hommes. J'essayai de réparer.

— Ces réparations n'apaisent point une âme, citai-je pompeusement.

— J'y perdis ma peine et mon temps. La nuit tombait. Aucune auberge en perspective. Je traînai piteusement ma bécane, en songeant aux douceurs d'un bon dîner, quand j'aperçus, près de la route, une maison de paysans. Y courir, frapper à la porte et demander l'hospitalité fut pour moi l'affaire d'un instant. Je dois avouer que je fus reçu avec une certaine méfiance. Ce néanmoins, on voulut bien m'héberger jusqu'au lendemain.

La maisonnée se composait de l'homme, un gars d'assez mauvaise mine, de la femme et d'un petit bambin, dont l'aspect chétif et souffreteux éveilla ma pitié — j'ai toujours adoré les chiens et les enfants. — Je m'enquais auprès de mes hôtes si c'était leur fils.

— Non, y n'est point à nous, le p'tit salé, répondit l'homme d'un air bourru. C'est un neveu de ma femme qu'on nous a confié, rapport à l'air de campagne.

— Vous devez être heureux d'avoir ce petit auprès de vous ?

— Ah ! ouitche ! c'est encombrant, c'est toujours malade et ça piaille que c'est une bénédiction !

Jugeant inutile de pousser plus loin ma conversation, je montai dans ma chambre et ne tardai pas à m'endormir, en rêvant que ma bicyclette devenait automobile et que j'écrasais tous les piétons de la route.

Je fus éveillé de grand-matin par un bruit de voix, et, grâce au peu d'épaisseur du plancher, je pus saisir le dialogue suivant :

— Et moi (c'était l'homme qui parlait), je te dis que c'est pas la peine de garder ce petit salé plus longtemps.

— Attends encore un peu.

— A quoi ? si on n'peut rien en faire.

Les propos de la veille me revinrent à l'esprit et j'écoutais plus attentivement. Les voix reprurent :

— Donne-le à un voisin.

— Joli cadeau ! il n'en voudra pas.

— Pourquoi cela ?

— Parce qu'il est faisandé et dégoûterait tout le monde.

Je fus révolté par le cynisme atroce avec lequel on parlait du pauvre petit être souffreteux, digne de toutes les compassions. Je me contins cependant.

— Qu'en faire alors ? Le jeter à la porte ?

— Merci, pour qu'il nous attire tous les chiens errants.

Jeter cet enfant à la porte et l'abandonner ! Les misérables !

La femme conclut :

— Eh bien ! puisqu'il n'y a pas moyen de s'en débarrasser autrement, porte-le là-bas, dans la fosse à fumier, où il finira de pourrir.

— C'est cela ! je vais le pendre !

A ce moment, l'enfant poussa des cris perçants. On l'arrachait évidemment de son berceau pour le livrer à un sort plus horrible que celui des Innocents.

C'en était trop. Résolu à empêcher un crime, quoi qu'il dût m'en advenir, je descendis l'escalier quatre à quatre et fis irruption dans la chambre en criant :

— Non ! vous ne le pendrez pas, tant que je serai vivant !

— Qu'est-ce que je ne pendrai pas ? fit l'homme, avec une stupeur admirablement jouée.

— Cet enfant que l'on vous a confié, et que vous voulez tuer pour vous en débarrasser. De là-haut j'ai tout entendu.

— Eh ! qui vous parle de l'enfant ? C'est notre morceau de lard qui est rance et qui pue, et que je vais jeter parce qu'on ne peut pas le manger.

Effectivement, il brandissait sous mon nez une pièce de charcuterie dont l'odeur n'était pas celle du trèfle incarnat.

En même temps, le petit s'agitait dans son lit en criant pour être levé.

Je perdais complètement pied.

— Cependant, hier, vous parliez bien du petit salé ?

— Ah ! c'matin aussi ; seulement, c'était pas le même. Hier, c'était le gosse ; aujourd'hui, c'est le cochon, sauf vot' respect.

Et, devant ma mine ahurie, mes hôtes, comprenant mon erreur grammaticale, furent pris d'un fou rire qui les courbait en deux.

Je ne fus pas long à faire mon paquet et à filer sans plus m'intéresser au sort du « petit salé », ni de son homonymie.

* * *

Et, tandis que mon ami commandait un nouveau bock, je m'exaltai à part moi sur la délicatesse infinie des nuances de la langue française.

Louis Rivière.

UN JEU DE MOTS

MON ami Théo s'occupe des beaux-arts et, dans ses loisirs, de jeux de mots. Quand je le vois avec l'ironie ou le sarcasme niché dans un repli presque imperceptible du coin de sa bouche, je sais qu'il a soulevé une truite et qu'il va la poursuivre. C'est ainsi que l'autre soir, assis devant sa maison, je le priai de me faire la confidence de ce qui égayait les tréfonds de son être.

— Puisque nous sommes seuls, fit-il, je veux bien te raconter comment et pourquoi je dus empocher la plus grosse insulte qui me fut infligée depuis que je suis né. Note bien qu'il s'agissait d'une injure gratuite, que j'avais provoquée le plus innocemment du monde. Tu sais que je rafôle de jeux de mots, mais, cette fois-là j'ai été puni par où j'avais péché.

Après cette exorde prometteuse, mon ami Théo reprit haleine et, voyant sa femme s'approcher de nous, il la pria d'aller porter une lettre à la poste. La suite de l'histoire me fit comprendre pourquoi, sous un prétexte quelconque, le brave garçon éloignait sa femme. Moi-même, j'en prends occasion pour demander instamment aux dames, lectrices du *Conteur*, d'interrompre ici leur lecture, parce que la suite de l'histoire n'est pas faite pour de fines oreilles. Si, malgré mon avertissement, il se commettait des imprudences, je ne pourrais que répudier toute responsabilité.

Mon ami Théo continua sa narration en ces termes :

— Revenant de Vevey, je montai dans le train à Puidoux et me trouvai assis en face d'une petite et vieille Vaudoise, aux yeux vifs, coiffée du traditionnel bonnet noir bordé d'une ruche de dentelles. Sur le banc, à ses côtés, elle avait déposé son parapluie et un panier avec couvercle. Elle était vraiment brave, cette petite grand'maman, avec ses joues roses aussi ridées qu'une pomme à la fin de mai. Je ne pus m'empêcher de lier conversation avec elle :

— Alors, lui dis-je, vous allez en voyage, madame ?

— Eh bien oui, monsieur. Je m'en vais à Palézieux.

— Comment ? A Pas-les-Yeux ? Où cela se trouve-t-il ? répondis-je, l'air intrigué.

— Mais oui, à Palézieux, c'est la prochaine station. Monsieur n'est sans doute pas du pays, sinon il connaîtrait la contrée.

— Ah ! ah ! vous allez, madame, à Pas-les-